



# En défense de la révolution russe

Eduardo Almeida  
7 novembre 2016

Cette brochure fait partie d'une collection de textes que la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale publie à l'occasion du centenaire de la Révolution d'octobre en 1917 en Russie.

Nous voulons, en cette année de centenaire, revendiquer cette alternative, abondamment illustrée par les acquis de la grande Révolution dirigée par le parti bolchevik de Lénine et Trotsky.

Vous trouverez d'autres textes sur le thème sur notre site web (voir dans la colonne de droite).

Un matériel essentiel pour la connaissance et la compréhension du processus est sans aucun doute l'*Histoire de la Révolution russe*, écrite entre 1930 (la Révolution de février) et 1932 (la Révolution d'octobre) par l'un de ses protagonistes et dirigeants, Léon Trotsky. A ses connaissances vives et directes des faits, l'auteur ajoute ses qualités d'écrivain, d'historien, de théoricien et de militant politique.

*Ligue Communiste des Travailleurs  
Section belge de la  
Ligue Internationale des Travailleurs  
Quatrième Internationale  
lct.cwb@gmail.com  
www.lct-cwb.be*

L'auteur, Eduardo Almeida, est membre de la direction de la LIT-QI.

# En défense de la révolution russe

Eduardo Almeida  
7 novembre 2016

*La nuit du 25 octobre 1917 (le 7 novembre dans le calendrier grégorien), les régiments dirigés par le Comité militaire révolutionnaire de Petrograd entourent le Palais d'Hiver, siège du gouvernement de Kerensky. Ils exigent la reddition des bataillons qui le défendent encore. Les soldats se rendent, pratiquement sans résistance.*

Le même soir, avant même que n'ait cessé le bruit de la bataille, le Congrès des Soviets s'installe. Le lendemain, Lénine apparaît à la séance. Selon Victor Serge : « Une énorme ovation l'entoure. Lénine attend paisiblement, il regarde cette foule victorieuse, et quand revient le calme, appuyé des deux mains sur le pupitre, les épaules légèrement penchées vers l'assemblée, sans un geste, il dit simplement : « Nous initions la tâche de la construction de la société socialiste. » »

Une insurrection ouvrière vient de changer l'histoire de la Russie et du monde entier, une insurrection dont nous célébrons le centenaire en 2017.

Pour la première fois, la classe ouvrière a pris le pouvoir et l'a exercé, ce qui montre que la domination des classes dominantes n'est pas une « décision divine » ni un « fait naturel ». Le pouvoir des Soviets est apparu comme l'exemple révolutionnaire d'un autre Etat, différent de tout ce qui était connu jusqu'alors.

Le parti bolchevik est devenu une référence mondiale pour l'avant-garde des luttes. Les partis ouvriers sociaux-démocrates se sont brisés partout dans le monde, leurs ailes gauches frappant aux portes de la Troisième Internationale. Lors de ces années a eu lieu une réorganisation politique révolutionnaire sans précédent du prolétariat.

Ces temps ont été effacés de la mémoire des travailleurs dans le monde entier. Aujourd'hui, ce qui est constamment propagé, c'est l'identité de la Révolution russe avec le stalinisme. C'est un mensonge historique : le remplacement de la Révolution russe par la

contre-révolution politique qui a transformé le régime ouvrier en une monstruosité bureaucratique.

Il est donc très important de rappeler ce que furent les sept premières années de cette révolution. Mais pour cela, il faut enlever l'épaisse couche de poussière de la propagande impérialiste et stalinienne. Il faut raviver l'expérience fantastique d'un nouveau pouvoir, un nouvel Etat, une démocratie beaucoup plus large que toute démocratie bourgeoise existante.

### Quelques vérités sur la Révolution russe

La révolution russe a renversé un Etat bourgeois et en a construit un autre, un Etat prolétarien. Il s'agit d'une expérience sans précédent dans l'histoire.

Les deux mois d'existence de la Commune de Paris furent largement étudiés par les bolcheviks, qui en ont tiré des conclusions fondamentales pour leur victoire en 1917. Mais la Commune n'a duré que deux mois. Il s'agissait maintenant de prendre le pouvoir et de le garder. C'est ce qui est arrivé au cours des sept premières années de la révolution, une expérience historique extrêmement riche et fascinante.

Le nouvel Etat était basé sur les conseils (soviets). Les soviets locaux étaient la base de ce pouvoir, directement liés aux travailleurs, dans les usines, dans les lieux de travail et de vie.

L'objectif principal était de relier les activités quotidiennes des masses avec les problèmes fondamentaux de l'Etat, de l'économie. On cherchait ainsi à éviter que l'administration de ces questions fût le privilège d'une bureaucratie isolée

des masses. Les mandats pouvaient être révoqués à tout moment, les fonctions publiques étaient attribuées par élection, les salaires des fonctionnaires ne pouvaient pas être plus élevés que celui d'un travailleur moyen.

Dans la démocratie bourgeoise, les masses votent tous les quatre ou cinq ans, à titre individuel, et le représentant élu fait ce qu'il veut jusqu'aux élections suivantes. Dans la république soviétique, les travailleurs débattaient quotidiennement des affaires de l'Etat, ils élisaient leurs représentants, révocables à tout moment.

Les représentants étaient élus directement : dans les villes, un représentant pour 25 000 habitants, dans la campagne, un pour 125 000. Tout le monde pouvait élire et être élu, sauf les bourgeois. Il y avait une totale liberté pour les partis présents dans les soviets. Cela incluait ceux qui étaient dans le gouvernement (les bolcheviks et les socialistes révolutionnaires de gauche, dans un premier temps), ainsi que les mencheviks et les socialistes révolutionnaires de droite, jusqu'au moment où ceux-ci passèrent à la lutte armée contre la révolution et furent déclarés illégaux.

Contrairement à la démocratie bourgeoise, qui divise le pouvoir (exécutif, législatif et judiciaire) pour que la bourgeoisie puisse manœuvrer et décider dans l'ombre, le pouvoir des soviets était global et direct. Les conseils discutaient, décidaient et appliquaient directement leurs résolutions. Les représentants des soviets locaux se réunissaient dans des soviets régionaux, qui à leur tour élisaient des représentants au Congrès

des Soviets, toujours révocables à tout moment.

Les travailleurs russes discutaient et décidaient dans leurs soviets des orientations de l'économie, de la paix et de la guerre (y compris le traité de Brest-Litovsk), de l'organisation de l'Armée rouge.

Cela n'a rien à voir avec la démocratie bourgeoise qui est en fait une dictature du capital. La bourgeoisie contrôle les grandes entreprises et peut financer les campagnes électorales des partis « aux commandes » et de ceux « dans l'opposition ». La bourgeoisie contrôle les médias (télévisions, journaux, chaînes Internet) et peut directement influencer l'opinion publique.

Le peuple vote, mais ne décide rien. Peu importe qui gagne ou qui perd, c'est toujours la bourgeoisie qui est gagnante. Même quand des partis réformistes (comme le PT, Syriza ou Podemos) sont élus, ils sont d'emblée maîtrisés et mis en conformité avec les plans de la bourgeoisie.

Voilà pourquoi, le gouvernement va et vient, mais les plans économiques néolibéraux restent. Une opposition est élue pour changer les plans économiques, puis elle maintient la même chose. Ce n'est que dans quatre ou cinq ans que le peuple ira à nouveau voter, pour être une nouvelle fois désavoué.

Dans la révolution russe, les bourgeois furent expropriés et les ressources du pays mises à la disposition des travailleurs. Ce qui pesait dans la discussion, c'était la force des idées, et non celle du capital. Les partis bourgeois (pour autant qu'ils ne soutenaient pas

la lutte armée contre le régime) pouvaient être candidat, mais ils n'avaient pas derrière eux le pouvoir de l'argent. Ce contrôle des représentants depuis les lieux de travail et de vie était la plus haute expression de la démocratie ouvrière.

Tel est également le meilleur moyen d'éviter le fléau de la corruption, présent dans tous les autres Etats. S'il n'y a pas le contrôle de la base et la révocabilité des représentants, il n'y a aucune possibilité d'éviter la corruption.

Comme le disait Lénine, en comparant la démocratie bourgeoise avec le régime soviétique : « *La bourgeoisie aime à décrire les élections réalisées dans ces conditions comme «libres», «égalitaires», «démocratiques», pour cacher le fait que la propriété des moyens de production et le pouvoir politique restent dans les mains des exploités et que, de ce fait, on ne peut pas parler de liberté efficace, d'égalité efficace pour les exploités, c'est-à-dire pour la grande majorité de la population.* » [V.I. Lénine, « Démocratie » et dictature, 23.12.1918]

Ce nouvel Etat était, comme tout Etat, une dictature. Mais c'était une dictature du prolétariat, des travailleurs, et non de la bourgeoisie. Elle assurait une large démocratie pour les travailleurs, ainsi que leur défense, en tant qu'Etat, contre les attaques inévitables de la bourgeoisie et de l'impérialisme.

Tout cela eut un volet militaire très dur. Le nouvel Etat fut attaqué de tous les côtés, par l'Armée blanche et par les troupes de 14 pays, y compris les grands pays impérialistes. Et il a gagné. Même dans ces conditions de guerre civile, c'était le régime le plus démocratique

pour la classe ouvrière et pour le peuple que l'histoire n'ait jamais connu.

Ce n'est pas par hasard que de cette liberté, de cette effervescence, naquit un art sensibilisant, critique et souvent génial, qui a marqué l'histoire dans divers domaines. Il n'y avait pas d'art « officiel », dans la mesure où l'Etat et le parti bolchevik refusaient cela catégoriquement. Ils se limitaient à assurer les moyens pour que tous les courants fleurissent.

En cinéma, Eisenstein et Dziga Vertov ont rompu avec le récit linéaire hollywoodien. Maïakovski et Alexander Blok ont fait fi des règles de la poésie. Dans les arts plastiques, Malevitch et son suprématisme reflétaient l'ébullition européenne du surréalisme, de l'expressionnisme et du futurisme. Dans les mots de Maïakovski : « *Sans forme révolutionnaire, il n'y a pas d'art révolutionnaire.* »

La Révolution russe a également été la démonstration historique que ce n'est que de cette façon que l'on peut vaincre radicalement les oppressions. La lutte des femmes a connu une percée historique avec le droit au divorce et à l'avortement, ainsi que le salaire égal à celui des hommes, tandis que les restaurants, les laveries et les crèches communautaires attaquaient les fondements de l'esclavage du travail ménager. Toutes les lois contre les homosexuels ont été supprimées, tout comme la législation tsariste. Le mariage entre homosexuels a été approuvé par les tribunaux soviétiques. L'oppression des nationalités de la Russie tsariste est devenue une union libre des peuples, l'URSS.

L'expropriation de la bourgeoisie et la planification de l'économie ont provoqué le plus grand changement jamais vu dans l'histoire économique. L'URSS, l'un des pays les plus arriérés de l'Europe et de l'Asie, est devenue en quelques décennies le pays avec un développement économique qu'aucun autre pays n'avait connu.

Ce fait démasque l'idéologie de « l'inefficacité des entreprises de l'Etat », l'une des bases de la politique de privatisation du néo-libéralisme. La propriété privée des grandes entreprises, à la recherche du profit, apporte la misère pour les travailleurs, l'anarchie dans la production et les crises cycliques. La combinaison de la nationalisation des grandes entreprises avec la planification de l'économie a permis un énorme bond en avant en URSS.

Même après la contre-révolution stalinienne, les avantages de l'économie étatisée et planifiée s'imposaient encore. Comme le disait Trotsky : « *Pas besoin de discuter avec messieurs les économistes bourgeois : le socialisme a démontré son droit à la victoire, non pas dans les pages du Capital de Marx, mais dans une arène économique qui constitue le sixième de la surface globe ; non pas dans le langage de la dialectique, mais dans celui du fer, du ciment et de l'électricité.* » Un des exemples les plus catégoriques de cela est le contraste de l'évolution de l'URSS avec celle du capitalisme au cours de la plus grande crise qu'il ait connue, en 1929. Alors que le monde capitaliste faisait face à sa dépression majeure, avec des reculs du PIB de 20 % par an dans de nombreux pays, l'URSS voyait croître

son industrie de 16 % par an entre 1928 et 1940.

Telle est la vérité historique, qui a été effacée de la mémoire des travailleurs dans le monde entier. Voilà ce que nous voulons restaurer dans la commémoration du centenaire de la Révolution russe.

### **Le bolchevisme et le stalinisme sont-ils la même chose ?**

Les bolcheviques ont toujours placé tous leurs espoirs dans la révolution internationale et en particulier dans la révolution européenne. La révolution russe est parvenue à briser la chaîne capitaliste à son maillon le plus faible, la Russie arriérée. Mais la stratégie socialiste présuppose la planification internationale de l'économie et pas « le socialisme dans un seul pays ». Seul le développement des forces productives à l'échelle internationale peut fournir les bases matérielles pour l'avancée vers le socialisme.

### **Le socialisme est international par nature, et il ne peut triompher définitivement du capitalisme qu'à l'échelle mondiale.**

Cependant, la révolution fut mise en échec en Allemagne en 1919, ainsi qu'en Hongrie. En 1923, nouvelle défaite en Allemagne, et en 1927, en Chine. La révolution russe resta isolée.

D'un autre côté, le prolétariat russe dut affronter et mettre en échec les armées des principaux pays impérialistes. Mais il paya pour cela le prix fort, avec une bonne partie des ouvriers (et en particulier leur avant-garde) morts sur le champ de bataille.

L'isolement mondial n'a pas permis que cette économie puisse avancer au-delà d'un certain point. Le prolétariat, défait par la perte de ses meilleurs combattants, ne put soutenir le régime créé en 1917. Du prolétariat lui-même naquit la bureaucratie, qui a profité du reflux de la révolution mondiale et de l'isolement de la révolution russe pour « prendre d'assaut » le pouvoir.

Le retard économique russe a généré des tendances bureaucratiques, qui se sont développées, selon l'image géniale de Trotsky : « *L'autorité bureaucratique a comme base la pauvreté des articles de consommation et la lutte entre tous qui en résulte. Quand il y a suffisamment de marchandises dans les magasins, les habitués peuvent venir à tout moment ; quand il y a peu de marchandises, ils doivent faire la file à la porte. Dès que la file devient trop grande, la présence d'un agent de police qui maintient l'ordre s'impose. Tel est le point de départ de la bureaucratie soviétique. Elle sait à qui il faut donner et qui doit attendre. A première vue, l'amélioration de la situation matérielle et culturelle devrait réduire la nécessité des privilèges, limiter la domination du "droit bourgeois" et, par là-même, faire reculer la bureaucratie, gardienne de ces droits. Il s'est pourtant passé le contraire : la croissance des forces productives s'est accompagnée, jusqu'à présent, d'un extrême développement de toutes les formes d'inégalités et de privilèges, de même que de la bureaucratie.* »

La contre-révolution stalinienne changea complètement le régime des soviets. La démocratie interne fut supprimée dans le Parti bolchevique, puis

dans les soviets. La vieille garde bolchevique fut emprisonnée, et en grande partie assassinée. Beaucoup furent jugés lors des « procès de Moscou » et fusillés. Trotsky fut assassiné en exil en 1940. Toute opposition dans les soviets était persécutée et annihilée.

L'atmosphère artistique cessa d'être libertaire et polémique, alors que s'imposait une censure stupide et réactionnaire. Le « réalisme socialiste » devint « l'art officiel », en réalité, une pièce de propagande du régime. Films, affiches et tableaux ultra-réalistes exaltaient le peuple, le travail... et Staline. Maïakovski se suicida en 1930, Malevitch mourut abandonné en 1935.

Les conquêtes contre les oppressions furent freinées. L'URSS se transforma à nouveau - comme dans la Russie Tsariste - en une « prison des peuples ».

La IIIème Internationale cessa d'être un levier pour la révolution mondiale et se transforma en un bras obéissant de la bureaucratie soviétique, jusqu'à être dissoute par Staline en 1943, comme démonstration de bonne volonté envers l'impérialisme.

La propagande impérialiste aime mettre un signe d'égalité entre stalinisme et bolchevisme, ce en quoi elle est aidée par tout l'appareil stalinien. Il s'agit d'une manœuvre essentielle pour éteindre les premières années de la révolution russe.

Mais le stalinisme fut l'agent et l'expression de la défaite de la révolution. Il n'a pu s'imposer qu'à travers une véritable guerre civile. La dictature stalinienne a massacré plus de 700,000 personnes, à commencer par la majorité du

Comité Central (CC) qui dirigea la révolution de 1917.

### **La restauration du capitalisme fut l'ultime trahison du stalinisme**

Le stalinisme fut le plus grand appareil contre-révolutionnaire de toute l'histoire à l'intérieur du mouvement ouvrier. Il bénéficiait de l'autorité usurpée à la révolution russe et d'énormes moyens par le contrôle de l'appareil d'Etat de l'URSS (et plus tard des autres Etats ouvriers bureaucratisés). Il pouvait convaincre et corrompre une grande partie de l'avant-garde qui apparaissait partout dans le monde.

L'idéologie officielle du stalinisme combinait la construction du « socialisme » en URSS (le « socialisme dans un seul pays ») et la coexistence pacifique avec l'impérialisme. Cela a mené à de grandes défaites des processus révolutionnaires.

La direction déjà stalinisée de la IIIème internationale eut une responsabilité dans la défaite de la révolution de 1923 en Allemagne et dans celle de 1927 en Chine. Le stalinisme facilita ensuite la victoire d'Hitler en Allemagne en se refusant à la mener la politique de front unique dans ce qu'on a appelé la « troisième période » ultra-gauchiste. Il fit ensuite un virage vers la droite pour mener la politique des fronts populaires (coalitions avec les bourgeoisies « progressistes », tactique qui ne fut plus jamais abandonnée par la suite), menant avec elle à la défaite de la révolution espagnole.

Après la guerre, Staline décida que les PC de France et d'Italie devaient rendre le pouvoir à la bourgeoisie, pouvoir

qu'elle avait perdu avec la défaite du nazisme-fascisme. Le stalinisme permit ainsi à l'impérialisme de survivre au cœur de l'Europe.

Les effets sur l'économie de l'Etat ouvrier russe se firent sentir sans délai. L'échec de la stratégie du « socialisme dans un seul pays » était évident. Dans un premier temps, ses limites étaient relatives car cette stratégie rendait toutefois possible une grande croissance de l'économie. Mais elles devinrent ensuite absolues.

La révolution mondiale ne s'étendant pas, l'économie russe fut de plus en plus soumise au contrôle de l'impérialisme. Le même Trotsky, qui évalue la supériorité de l'économie planifiée soviétique, affirme, dans une prévision remarquable : « *Le rôle progressiste de la bureaucratie soviétique coïncide avec la période d'assimilation. Le gros travail d'imitation, de greffe, de transfert, d'acclimatation s'est fait sur le terrain préparé par la révolution. Il n'a pas été question, jusqu'ici, d'innover dans le domaine de la technique, de la science ou de l'art. On peut construire des usines géantes d'après des modèles importés de l'étranger sous le commandement bureaucratique, en les payant, il est vrai, le triple de leur prix. Mais plus on ira, plus on se heurtera au problème de la qualité et celui-ci échappe à la bureaucratie comme une ombre. La production semble marquée du sceau de l'indifférence. Dans l'économie nationalisée, la qualité suppose la démocratie des producteurs et des consommateurs, la liberté de critique et d'initiative, toutes choses incompatibles avec le régime to-*

*talitaire de la peur, du mensonge et de la louange.*

*Après le problème de la qualité, il s'en pose d'autres, plus grandioses et plus complexes, que l'on peut grouper sous la rubrique de «l'action créatrice technique et culturelle». Un philosophe de l'Antiquité soutenait que la discussion était mère de toutes choses. Là où le choc des idées est impossible, il ne saurait y avoir création de nouvelles valeurs.»*

L'économie de l'URSS et des autres Etats ouvriers bureaucratés entrèrent en décadence dans les années 60' du siècle passé. Progressivement, les bureaucraties approfondirent les liens de dépendance économique de ces Etats avec l'impérialisme, en particulier via le mécanisme de la dette extérieure. En même temps, elles introduisirent peu à peu des réformes économiques, incluant de plus en plus d'éléments du marché dans ces économies.

Les travailleurs chaque fois plus mécontents se rebellèrent contre les dictatures stalinistes. Les révolutions politiques en Allemagne (1953), Hongrie (1956), Tchécoslovaquie (1968) et Pologne (1980) menèrent le stalinisme à une crise importante. Mais ces révolutions furent mises en échec par la répression directe des troupes de l'URSS ou des bureaucraties stalinistes.

La bureaucratie mit finalement de côté les plans partiels de réformes et avança vers la restauration du capitalisme dans ces pays. Les bureaucraties pilotèrent le processus de restauration à partir des Etats, à commencer par la Yougoslavie, dans les années 60', la Chine vers la fin des années 70' et en URSS

avec la prise de fonction de Gorbatchev en 1985-1987.

Les soulèvements qui eurent lieu en URSS et en Europe de l'Est dans les années 90' se menèrent déjà contre la chute brutale du niveau de vie (baisse salariale, hyperinflation, pénurie, spéculation effrénée) causée par la restauration capitaliste. Les masses affrontèrent les dictatures stalinistes qui dirigeaient déjà alors des Etats bourgeois. L'appareil mondial du stalinisme prit fin, mis en échec par l'action des masses.

La restauration du capitalisme fut la dernière trahison du stalinisme à la cause du prolétariat mondial. L'impérialisme en profita pour lancer la gigantesque campagne sur « la mort du socialisme », assimilant stalinisme et socialisme. Cette campagne cherche à faire apparaître le capitalisme comme la seule alternative pour l'humanité et la démocratie bourgeoise comme l'objectif général de tous les peuples.

La crise économique mondiale de 2007-2008 a cependant ébranlé l'idéologie néolibérale. Chaque jour qui passe révèle de plus en plus le véritable visage de l'exploitation capitaliste. Et d'évidents aspects de barbarie existent dans notre réalité quotidienne.

Socialisme ou barbarie

La plupart des travailleurs pensent qu'une révolution socialiste est aujourd'hui impossible. Quant à nous, nous rappelons la phrase de Trotsky : « *La révolution est impossible... jusqu'à ce qu'elle devienne inévitable.* »

Aujourd'hui, les travailleurs font face à une forte baisse de leur salaire, à la précarité des emplois (dont seulement

un quart est stable), au déclin des conditions de la santé et l'éducation publiques. L'espérance d'une ascension sociale est chose du passé, y compris dans les pays impérialistes.

En ce 20e siècle, une profonde décadence économique, culturelle, morale et écologique touche toute la planète. Le nombre de réfugiés de guerre atteint 60 millions ; le chômage d'antan, d'une minorité de la population que le capitalisme utilisait comme *armée industrielle de réserve*, est actuellement le sort de populations entières ; la moitié de la population vit dans la pauvreté et la misère ; une nouvelle crise de récession mondiale approche à l'horizon.

La violence contre les femmes, les Noirs et les homosexuels atteint des niveaux absurdes. Il y a des signes clairs de barbarie aux alentours de chacune des grandes villes du monde. Le réchauffement climatique menace l'avenir de la planète.

A l'approche du centenaire de la Révolution russe, une conclusion s'impose : plus que jamais se pose le dilemme : socialisme ou barbarie. Soit le prolétariat reprend l'exemple de la Révolution russe, soit le capitalisme conduit inévitablement le monde vers la barbarie.

Ces éléments croissants de barbarie s'accompagnent de signes d'une instabilité économique et politique grandissante dans de grandes parties de la planète. Il y a une polarisation sociale, économique et politique croissante qui peut provoquer de nouveaux processus révolutionnaires.

Les réformistes disent qu'une révolution socialiste n'est pas possible parce qu'elle « n'est pas dans la conscience des masses. » Nous tenons à rappeler les paroles de Lénine à ce sujet dans la controverse avec les réformistes de l'époque : « *Mais quand il est question de soutenir et de développer maintenant l'effervescence révolutionnaire qui germe dans les masses, Axerold répond que la tactique de l'action révolutionnaire de masses* » aurait encore une certaine justification si nous étions immédiatement à la veille d'une révolution sociale, comme cela est arrivé, pour par exemple, en Russie, où les manifestations étudiantes de 1901 annonçaient l'approche des batailles décisives contre l'absolutisme, *mais qu'à l'heure actuelle, «c'est une utopie».[...] L'inimitable Axerold oublie simplement qu'en 1901, en Russie, personne ne savait ou ne pouvait savoir que la première «bataille décisive» aurait lieu quatre ans plus tard -- je dis bien : quatre ans plus tard -- et qu'elle ne serait pas «décisive». Et pourtant, il n'y avait que nous, les marxistes révolutionnaires, qui ont eu raison alors : nous ne ridiculisâmes pas Kritchevski et Martinov qui appelaient immédiatement à l'assaut. Nous avons seulement conseillé aux ouvriers à expulser de toute part les opportunistes et à soutenir, intensifier et étendre de toutes leurs forces les manifestations et d'autres actions révolutionnaires des masses. La situation actuelle en Europe est parfaitement similaire : il serait insensé de faire appel à un assaut «immédiat». Mais il serait honteux de se dire social-démocrate et de ne pas conseiller aux ouvriers à rompre avec les opportunistes et à*

*consolider, approfondir, étendre et intensifier de toutes leurs forces le mouvement révolutionnaire et les manifestations qui commencent. La révolution n'est jamais tombée du ciel tout prête, et au début de l'effervescence révolutionnaire, personne ne sait si celle-ci va conduire à une «vraie», une «authentique» révolution, ni quand.»*

Lénine a écrit ces mots moins de deux ans avant la Révolution d'Octobre, lorsqu'il luttait en position absolument minoritaire contre les partis sociaux-démocrates qui capitulaient aux bourgeois impérialistes en guerre.

Nous ne prophétisons aucune révolution socialiste d'ici quelques années. De toute évidence, il reste un long chemin pour construire une direction révolutionnaire avec une influence de masse sur le prolétariat, comme ce fut le cas pour le parti bolchevique. Nous polémiqons contre les réformistes qui font tout pour retarder la conscience des travailleurs et qui, ensuite, avancent le « retard dans la conscience » pour dire que la révolution est impossible. Avec la même méthode léniniste, nous défendons l'encouragement des luttes directes des travailleurs et nous leur disons de rompre avec ces directions réformistes.

### Apprendre de la Révolution russe...

Pour nous, la Révolution russe est plus qu'un fait historique, pour remarquable qu'il soit. C'est une référence sur ce qu'il faut faire pour changer le monde.

La plupart de ceux qui vont commémorer le centenaire de la révolution de 1917 vont se référer à elle comme un fait du passé, presque comme une relique. Pour nous, c'est un modèle pour l'action.

Les bolcheviques ont profondément étudié la Commune de Paris pour pouvoir relever le défi de faire une révolution en Russie. Nous devons étudier la Révolution russe, apprendre de ses réussites et de ses erreurs, pour le cas où un jour, comme nous le voulons, une nouvelle révolution socialiste est à l'ordre du jour.

Nous n'avons aucune prétention de relever ce défi dans ce premier article. Notre objectif est différent : nous voulons inciter tous les révolutionnaires à le faire collectivement.

Pour l'instant, nous voulons juste pointer sur deux thèmes parmi les nombreux enseignements de la Révolution russe. Le premier est celui de la lutte des bolcheviques contre les réformistes. Le second est celui de voir comment la Révolution russe a été presque mise en échec par la démocratie bourgeoise.

### Sans combattre le réformisme, il est impossible d'avancer vers la révolution.

Lénine disait que la victoire de la révolution est impossible sans mettre en échec l'influence politique du réformisme sur la classe ouvrière.

Cette appréciation léniniste est à l'opposé d'une idée très répandue parmi les militants. Beaucoup pensent que la « gauche » est une sorte de famille qui comprend des secteurs plus à gauche, et d'autres plus à droite. Mais tous feraient partie de la même famille.

Lénine pensait le contraire. Les réformistes sont les représentants de la pression de la bourgeoisie sur le mouvement ouvrier. Sans une rupture des travailleurs avec le réformisme, la révolution est

impossible. Cela ne signifie pas qu'il faut négliger les tactiques nécessaires d'unité d'action et de front unique dans le mouvement de masses. Mais celles-ci doivent être au service de la dispute pour la direction des luttes et de la conscience du mouvement de masses contre les partis réformistes.

L'expérience de la Révolution russe démontre cela. Les réformistes mencheviks et les Socialistes révolutionnaires avaient la majorité dans les soviets pendant une grande partie de l'année 1917. Au cours de toute cette période, ils ont refusé de rompre avec la bourgeoisie et de prendre le pouvoir. Ils ont persécuté et arrêté des dirigeants bolcheviques. Ils n'étaient pas d'accord de mettre fin à la guerre, ils n'ont pas exproprié les terres aux grands propriétaires. C'est seulement quand les bolcheviques ont remporté la majorité dans les soviets qu'il a été possible de prendre le pouvoir et de faire la Révolution russe.

Trotsky synthétise bien notre compréhension du réformisme : « Les trois tendances à l'intérieur du mouvement ouvrier actuel – le réformisme, le communisme et le centrisme – découlent inéluctablement de la situation objective du prolétariat sous le régime impérialiste de la bourgeoisie.

*Le réformisme est le courant qui est né dans les couches supérieures privilégiées du prolétariat et il reflète leurs intérêts. Dans certains pays particulièrement, l'aristocratie ouvrière et la bureaucratie ouvrière forment une couche très importante et très puissante avec une mentalité qui est dans la plupart des cas petite-bourgeoise en vertu des conditions*

*mêmes de leur existence et de leur mode de pensée ; mais elles doivent s'adapter au prolétariat sur le dos duquel elles se sont élevées. Les sommets de ces éléments atteignent le pouvoir suprême et le bien-être par le canal parlementaire bourgeois. [...]*

*L'étape impérialiste de l'évolution, qui aggrave toujours plus les contradictions, oblige souvent la bourgeoisie à transformer les principaux groupes réformistes en véritables militants de ses compagnies et ses combinaisons gouvernementales.*

*C'est ce qui caractérise le nouveau degré de dépendance des réformistes par rapport à la bourgeoisie impérialiste, un niveau bien plus élevé ; et c'est ce qui donne à leur psychologie et leur politique une empreinte bien particulière, qui les rend aptes à prendre directement en main les rênes des affaires de la bourgeoisie. De cette couche supérieure de «réformistes », on ne peut surtout pas dire qu'ils «n'ont rien à perdre si ce n'est leurs chaînes ». Bien au contraire : pour tous ces Premiers ministres, maires, députés et dirigeants syndicaux, la révolution socialiste signifierait l'expropriation de leurs positions privilégiées. Ces chiens de garde du capital ne protègent pas simplement la propriété en général, mais surtout leur propre propriété. Ce sont des ennemis farouches de la révolution libératrice du prolétariat. »\**

Aujourd'hui, le réformisme ne défend plus, comme dans le passé, une « voie parlementaire vers le socialisme ». Il défend simplement des réformes au sein du capitalisme par voie électorale.

\* L. Trotsky, *Qu'est-ce que le centrisme ?* 28.05.1930

En arrivant au pouvoir, la social-démocratie compose des gouvernements bourgeois qui appliquent à la lettre les plans néolibéraux de la bourgeoisie. Ce fut le chemin suivi par la social-démocratie européenne, le PASOK grec et le PSOE espagnol, un chemin qui a conduit ces partis à d'énormes crises.

Pour occuper l'espace politique laissé libre par la crise de la social-démocratie, de nouveaux partis réformistes apparaissent, tels que *Syriza* (Grèce), *Podemos* (Espagne), *PSOL* (Brésil) et *Frente Amplio* (Costa Rica). Ces partis ont la même stratégie parlementaire que la social-démocratie.

L'expérience de *Syriza* dans le gouvernement grec est très illustrative. Après avoir été élu pour s'être opposé aux plans de l'Union européenne, après un plébiscite dans lequel le peuple grec a rejeté ces plans, *Syriza* a appliqué le plan néolibéral le plus dur que le pays n'a jamais connu.

Le PT brésilien a également répété la formule de la social-démocratie, en dirigeant pendant treize ans des gouvernements bourgeois au Brésil. Cela a provoqué la rupture de la plupart des travailleurs avec ce parti. Et quand le PT a perdu sa base parmi les travailleurs, la bourgeoisie, qui avait gouverné en coalition avec lui, a renversé son gouvernement moyennant l'impeachment.

Le PSOL, un nouveau parti réformiste, vient chercher à occuper l'espace ouvert par la crise du PT. Il faisait partie du camp bourgeois autour du gouvernement du PT, soutenant le gouvernement « contre le coup d'Etat de la droite ». Il n'y avait aucun coup d'Etat. Il y avait

deux camps bourgeois – celui de l'opposition bourgeoise de droite et celui du gouvernement du PT – et le PSOL et tout le réformisme étaient alignés avec l'un d'entre eux.

Quand Marcelo Freixo, un des personnages les plus en vogue du PSOL, s'est présenté aux élections municipales de Rio de Janeiro, il a présenté « l'engagement de Rio », un texte similaire à la « lettre aux Brésiliens » de Lula de 2002, dans lequel il s'engageait à respecter tous les contrats conclus avec la bourgeoisie, « l'équilibre budgétaire ».

Le réformisme – le vieux comme le nouveau – remplit au 21<sup>e</sup> siècle le même rôle de bras de la bourgeoisie dans le mouvement de masses. L'enseignement de la Révolution russe se maintient : sans mettre en échec le réformisme, il n'existe pas de possibilité de victoire de la révolution.

### Démocratie bourgeoise et révolution

Trotsky a écrit un texte célèbre, « Leçons d'Octobre », dans lequel il appelle les activistes à étudier la Révolution d'octobre. Dans ce livre, il évoque un moment clé où la révolution fut sur le point de se perdre.

En septembre, un peu moins d'un mois avant l'insurrection d'octobre, le Comité central bolchevique s'est divisé sur la politique vis-à-vis du pré-parlement. Selon Trotsky, « nous avons vu comment l'aile droite concevait le développement de la révolution : les soviets transférait progressivement leurs fonctions aux institutions qualifiées (communes, *zemstvos*, syndicats et finalement Assemblée constituante), abandonnant ainsi la scène politique. Par la voie du

pré-parlement, la pensée politique des masses devait s'acheminer vers l'Assemblée constituante, couronnement de la révolution démocratique.

*Mais le fait est que les bolcheviques étaient déjà majoritaires dans les soviets de Petrograd et de Moscou ; notre influence sur l'armée croissait de jour en jour. Il ne s'agissait plus de pronostics ni de perspectives, mais bien du choix du chemin qu'il était nécessaire d'emprunter.* »

Autrement dit, les mencheviks réformistes s'orientaient vers la voie de la dissolution du double pouvoir dans les institutions de la démocratie bourgeoise ; ils s'orientaient vers le pré-parlement et la Constituante. L'aile droite du CC du parti bolchevique défendait cette voie et parvint à devenir majoritaire sur ce thème. Seule la pression ouverte de Lénine réussit à faire changer le CC et à forcer les bolcheviques à abandonner le pré-parlement. Un peu plus d'un mois plus tard, ils prenaient le pouvoir.

La révolution allemande de 1919 n'eut malheureusement pas cette chance. La fin de la guerre et la défaite allemande causèrent une crise brutale au pays, avec la chute de la monarchie et l'installation d'un gouvernement social-démocrate. Les Conseils ouvriers se généralisèrent en Allemagne. Cependant, le premier congrès des Conseils d'ouvriers et de soldats, en décembre 1918, vota (par 344 voix contre 98) contre la résolution de donner aux Conseils le plus haut pouvoir législatif et exécutif et de maintenir le système des Conseils « comme fondement de la Constitution de la République socialiste ». Au contraire, il vota pour la

convocation d'une Assemblée constituante. Ainsi commença la défaite de la révolution.

Pour ceux qui croient encore que révolutionnaires et réformistes sont une « famille », bien qu'avec des « différences », il est bon de se souvenir que le gouvernement social-démocrate allemand assassina Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht en 1919.

Depuis lors, la démocratie bourgeoise fut utilisée pour dévier la révolution et la mettre en échec d'innombrables fois. Il en fut ainsi de la révolution portugaise de 1974-1975 et de la révolution d'Amérique centrale à la fin des années 1970.

Cela devint la politique principale de l'impérialisme à partir du gouvernement de Carter aux Etats-Unis, et cela fut fondamental pour dévier les révolutions en Amérique latine au début du 21<sup>e</sup> siècle, en Equateur, en Bolivie et en Argentine.

La pression de la démocratie bourgeoise continue d'affecter fortement la gauche en ce moment. L'accord de paix entre les FARC et le gouvernement colombien en fait partie. Il s'agit du même type d'accord qui mena les directions des guérillas du Nicaragua et du Salvador à l'intégration dans la démocratie bourgeoise.

### Le socialisme est-il une utopie ?

Beaucoup de travailleurs croient que le socialisme n'est qu'une utopie. Ils ne voient pas comment l'humanité pourrait atteindre ce niveau. Cela fait songer à un passage de Trotsky : « La base matérielle du communisme doit consister en un développement de la puissance économique de l'homme à tel point que le travail productif, en cessant d'être une charge et

*une peine, n'ait besoin d'aucun aiguillon ; et que la répartition des biens, de plus en plus abondants, n'exige d'autre contrôle que celui de l'éducation, de l'habitude, de l'opinion publique, comme c'est le cas aujourd'hui dans une famille aisée ou un pensionnat «convenable». Soyons clairs, il faut une forte dose de stupidité pour considérer comme utopique une perspective finalement aussi modeste.*

*Le capitalisme a préparé les conditions et les forces de la révolution sociale : la technique, la science, le prolétariat. La société communiste ne peut pourtant pas succéder immédiatement à la société bourgeoise ; l'héritage matériel et culturel du passé fait trop défaut. A ses débuts, l'Etat ouvrier ne peut pas encore permettre à chacun de «travailler selon ses capacités», en d'autres termes, autant qu'il pourra et voudra ; ni de récompenser chacun «selon ses besoins», indépendamment du travail fourni. L'intérêt de l'accroissement des forces productives oblige à recourir aux normes habituelles du salaire, c'est-à-dire à la répartition de biens d'après la quantité et la qualité du travail individuel. Marx appelait cette première étape de la société nouvelle «le stade inférieur du communisme», la distinguant du stade supérieur, où disparaît l'inégalité matérielle en même temps que le dernier spectre du besoin. »\**

Aujourd'hui, le développement des forces productives permettrait déjà d'en finir avec la faim à l'échelle mondiale. Cela serait déjà une avancée qualitative dans le monde entier.

Mais nous serions encore en deçà des nécessités des travailleurs, qui vont

bien au-delà de l'alimentation. Les nécessités varient selon l'évolution même de la technique. Selon Trotsky : « Il est vrai que l'U.R.S.S. dépasse aujourd'hui par ses forces productives les pays les plus avancés du temps de Marx. Mais, tout d'abord, dans la compétition historique de deux régimes, il s'agit moins de niveaux absolus que de niveaux relatifs : l'économie soviétique s'oppose au capitalisme de Hitler, de Baldwin et de Roosevelt et non à celui de Bismarck, de Palmerston et d'Abraham Lincoln ; en second lieu, l'ampleur même des besoins de l'homme se modifie radicalement avec la croissance de la technique mondiale : les contemporains de Marx ne connaissaient ni l'automobile, ni la T. S. F., ni l'avion. Or la société socialiste serait inconcevable de notre temps sans le libre usage de tous ces biens. »

Actualisant Trotsky, une société socialiste serait aujourd'hui inconcevable sans le libre usage des smartphones et des ordinateurs. Mais d'autre part, il est vrai aussi que le développement des ordinateurs, d'internet et des moyens de communication facilite beaucoup l'administration des entreprises et des institutions. Une république appuyée sur des Conseils soviétiques pourrait aujourd'hui impliquer plus facilement les masses travailleuses dans le contrôle de l'Etat et de la société.

### **Nous sommes réalistes... c'est pourquoi nous sommes révolutionnaires.**

On nous accuse souvent de ne pas être « réalistes » en défendant une révolution. Ce que nous voulons dire, c'est que c'est précisément parce que nous

sommes réalistes, que nous défendons une révolution socialiste comme celle de Russie en 1917.

Que défendent les soi-disant « réalistes » ? En général, ils défendent la voie des réformes du capitalisme, en alliance avec des secteurs « progressistes » de la bourgeoisie, par les élections. Mais cela est-il réaliste ? Quels changements obtient-on à travers ces moyens ?

Ce fut le chemin essayé par les réformistes. Beaucoup placèrent leur espoir dans le réformisme du PT, qui allait changer l'Etat de l'intérieur, par des élections. Mais c'est l'Etat bourgeois qui a changé le PT, un PT devenu aujourd'hui un parti de plus à appliquer le néolibéralisme et à se nourrir de la corruption de tous les partis bourgeois.

D'autres placèrent leur espoir dans le nationalisme bourgeois du chavisme, appelé socialisme du 21e siècle. De socialiste, Chavez n'avait rien. C'était un nationalisme bourgeois qui se refusait à affronter l'impérialisme et à avancer vers le socialisme. Il suffit de voir la situation actuelle du Venezuela.

La même voie est empruntée par le nouveau réformisme de Syriza en Grèce, et peut être empruntée par Podemos, le PSOL et le Frente Amplio.

Ce n'est pas notre chemin à nous. Nous défendons l'exemple de la révolution russe. Le « réalisme » des nouveaux et anciens réformismes ne mène à aucun changement de fond, à aucune rupture avec le capitalisme. Cela, oui, c'est une utopie, une utopie réactionnaire.

Les masses travailleuses sont en train de lutter dans de nombreuses parties du monde. Au Moyen-Orient, en Europe et

en Amérique latine, des plans néolibéraux toujours plus durs obligent les travailleurs à se mobiliser. Les travailleurs font tomber des gouvernements, mais souvent, d'autres surgissent, pareils ou même pires.

L'oppression brutale de dictatures comme celle de la Syrie oblige les peuples à une lutte héroïque. Les Palestiniens s'affrontent à l'Etat nazi-fasciste d'Israël.

Le chemin réaliste de la révolution est très difficile, semé d'embûches. Beaucoup de défaites, peu de victoires. Mais c'est le seul chemin possible.

Ce n'est qu'à travers la mobilisation révolutionnaire de la classe ouvrière et des autres secteurs exploités que nous pourrions en finir un jour avec le capitalisme, avec la misère, la faim et le chômage, avec tout type d'oppression, avec les pires services de santé et d'éducation pour les travailleurs, comme le fit la révolution russe.

Pour avancer en ce sens, il est nécessaire de surmonter la crise de direction révolutionnaire, c'est-à-dire, de surmonter la prépondérance des directions réformistes et la faiblesse des directions révolutionnaires.

Notre plus bel hommage à la révolution russe est de suivre son exemple aujourd'hui. Et de transformer l'impossible en possible.

\* L. Trotsky, *La Révolution trahie*, 1936

**Table des matières**

Quelques vérités sur la Révolution russe . . . . . 4  
Le bolchevisme et le stalinisme sont-ils la même chose ? . . . . . 7  
Le socialisme est international par nature, et il ne peut  
trionpher définitivement du capitalisme qu'à l'échelle mondiale. . . . . 7  
La restauration du capitalisme fut l'ultime trahison du stalinisme . . . . . 9  
Apprendre de la Révolution russe... . . . . .12  
Sans combattre le réformisme, il est impossible d'avancer vers la révolution.. .12  
Démocratie bourgeoise et révolution . . . . .14  
Le socialisme est-il une utopie ? . . . . .15  
Nous sommes réalistes... c'est pourquoi nous sommes révolutionnaires. . . .16

